



**CLEMENTE BICOCHI**  
Le Blanc du roi



LIANA LEVI

Clemente Biccocchi

# Le Blanc du roi

*Traduit de l'italien  
par Samuel Sfez*



Liana Levi



## Quelque part en Afrique

Une antenne. Une antenne au cœur de la forêt. Une antenne au cœur de la forêt équatoriale africaine, voilà où je me trouve. Il s'agit d'un énorme relais pour les téléphones portables: une structure métallique haute d'au moins vingt mètres, posée sur un cube en béton, au milieu d'une clairière au sommet d'une colline. Il est probablement alimenté par un générateur à essence, dont le vrombissement sourd et constant fait contrepoint aux bruits syncopés des animaux environnants.

Il me faut un moment pour m'accoutumer à l'obscurité qui m'entoure, car je passe de la lueur du jour à une pièce aveugle située sous l'antenne-relais, où la lumière ne filtre que par la porte en métal entrouverte par où je suis entré. Lentement, mes pupilles se dilatent et je distingue des silhouettes, des couleurs, des matières, puis les détails de l'endroit, ce qui ne représente pas grand-chose: pas un tableau au mur, pas une affiche, pas une décoration; rien que du ciment nu. À terre, un vieux matelas recouvert d'un drap bleu trop petit qui laisse apparaître un coin où l'humidité et la poussière se sont irrémédiablement incrustées. À côté du lit – ou plutôt du grabat –, des revues, une paire de bottes en caoutchouc et quelques canettes de bière. Mais c'est sur le sol que se concentre mon attention: sur toute la surface de la petite pièce, tel un filet aux mailles serrées,

s'étend une mer de téléphones portables posés par terre, chacun relié à son chargeur, lui-même branché à une prise, une multiprise, une rallonge... Une toile inextricable de câbles, toutes sortes de raccords, des fils électriques nus, des doubles prises improvisées, tenues ensemble à grand renfort de ruban adhésif. Et partout, des téléphones.

Je cherche des prises électriques au mur, mais je n'en vois pas ; pourtant, tous ces portables sont en charge. Après une rapide inspection, j'en déduis que le courant arrive sans doute d'un câble plus long qui sort du mur au fond de la pièce, à l'opposé de celui où je me trouve. Derrière doit se trouver le générateur, car c'est de là que provient le bruit de fond sourd. Comme par réflexe, je me dirige vers l'entrée pour ouvrir la porte et mieux voir, quand soudain une voix s'élève derrière moi. « Nous sommes des restes d'étoiles. Des restes de supernovas. » Le ton profond et hypnotique m'est vaguement familier. Je me retourne et reste pétrifié, non tant par le contenu de la phrase, quelque peu extravagant dans cette situation, ni par le fait qu'un être humain l'ait prononcée dans cette pièce vide. Je reste pétrifié car l'être humain en question est Herzog.

Werner Herzog, mon idole cinématographique, peut-être la seule personne au monde pour laquelle j'ai développé un culte de la personnalité, se tient debout à quelques mètres de moi, à l'autre bout de cette pièce. Il me regarde d'un air impassible, tout en continuant à parler dans son célèbre anglais aux accents germaniques :

« Étrange, non ? Pourtant, c'est ainsi : tout ce qui nous entoure provient de la mort d'une étoile » (maintenant, je n'ai plus aucun doute, c'est bien sa voix, son intonation, ses cadences, ses pauses) « advenue il y a quelques milliards d'années. Un événement d'une violence extrême qui fait que nous sommes ici, aujourd'hui, à parler ensemble. »

En réalité, le fait qu'il soit ici à parler avec moi est déjà en soi une chose exceptionnelle, sans devoir invoquer les forces célestes.

« Un soleil qui meurt est l'événement le plus destructeur, dramatique et violent que nous puissions imaginer; mais en même temps, les supernovas, ces grandes étoiles qui explosent à la fin de leur cycle vital, répandent dans l'univers les éléments qui nous composent: hydrogène, hélium, carbone... Destruction et création. Nous devrions donc tous éprouver une fraternité cosmique, n'est-ce pas? »

Je ne sais pas quoi répondre, mais il pourrait sembler mal élevé de ne pas participer à la conversation. Je hoche donc la tête.

« Non ! Faux ! » enchaîne-t-il. (Et voilà, je suis en train de perdre Herzog.) « Car nous ne venons pas tous de la même étoile ! Peut-être que le carbone de ton bras droit est le même que celui de mon cœur, mais le fer de ton sang est éloigné de millions d'années-lumière. »

C'est vraiment lui ? Est-ce que je rêve ? Peut-être l'influence du champ magnétique dans un espace aussi réduit est-elle assez puissante pour créer des hallucinations. On dit que le portable est mauvais pour la santé : qui sait ce que peuvent provoquer cent téléphones réunis... Et voilà, je sens pulser ma tempe droite.

« Comment puis-je me sentir similaire à quelqu'un dont les origines remontent à quelques milliards d'années de plus ou de moins que moi », poursuit-il, absorbé par son raisonnement, « étant donné que les atomes qui le composent proviennent d'un endroit aussi irrémédiablement éloigné dans l'espace et dans le temps... Tu comprends ? »

Mes médiocres connaissances en astrophysique m'empêchent de donner une réponse sensée. Par ailleurs, mon attention se concentre sur les indices qui prouveraient

l'existence réelle de mon interlocuteur : d'un côté, il pourrait s'agir d'un fantôme tapi dans la pénombre, éclairé par l'étrange lueur des écrans LCD ; mais d'un autre, il vient d'écraser plusieurs téléphones et j'ai distinctement entendu le plastique se briser. À présent, une sonnerie retentit, puis deux. D'autres téléphones vibrent sans cesse. Herzog ne paraît pas s'en soucier.

« Que faisons-nous ici, toi et moi ? » En effet... « Toi et moi, combinaison aléatoire d'éléments à la fois proches et lointains, ne pouvons communiquer. Tu ne crois pas ? Peut-être seuls l'un de tes reins et mon auriculaire gauche le peuvent-ils... » Il paraît soudain s'attrister. « Rentre chez toi, ce sont les étoiles qui te le disent. »

Je sors en courant et me retrouve à l'air libre, face à l'antenne au cœur de la forêt, dans un pays que l'on appelle communément le Congo-Brazzaville.

# 1

## La commande

Le Congo-Brazzaville doit son nom à un explorateur franco-italien : Pierre Savorgnan de Brazza<sup>1</sup>. Son histoire est méconnue. En effet, peu de gens savent qu'il existe deux Congo : la République démocratique du Congo (l'ancien Congo belge) et la République du Congo (ou Congo-Brazzaville, justement). La capitale de la première a changé de nom aussitôt après l'indépendance, de Léopoldville à Kinshasa, tandis que Brazzaville a toujours conservé son nom « colonial », car Brazza (italien d'origine mais français d'adoption) a laissé derrière lui un souvenir positif parmi les populations locales, à tel point qu'aujourd'hui encore, certains l'appellent « l'ancêtre blanc ».

Tout remonte à plus de cent ans, quand deux Européens s'aventurèrent dans ces contrées éloignées ; d'un côté H. M. Stanley<sup>2</sup> (et son

---

1. Nous choisissons d'adopter la graphie française du nom de Pietro Savorgnan di Brazzà.

2. L'explorateur Henry Morton Stanley (1841-1904), connu pour son expédition à la recherche du missionnaire David Livingstone et ses méthodes peu scrupuleuses, s'est heurté à la résistance de Brazza en tentant de conquérir la rive droite du Congo.



fameux «Dr Livingstone, je présume?»), et de l'autre le jeune Brazza. Seuls quelques kilomètres séparaient leurs deux parcours (les deux rives du fleuve Congo), mais des années-lumière séparaient leurs méthodes: le premier encourageait la violence et l'exploitation, le second le dialogue et la confiance. C'est pour cette raison que l'on parle de deux voies possibles opposées pour l'Afrique au début de ses rapports avec l'Occident. On sait laquelle a été choisie.

«Vous avez choisi ce que vous voulez pour dîner? Poulet ou plat végétarien? me demande l'hôtesse de l'air.

– Mmmh... Poulet, merci.» Qui sait si le poulet est sain par ici... Il ne manquerait plus que j'attrape un virus. «Pardon! Pardon, je peux changer? Végétarien.» Parfois, les abysses de conformisme où mon esprit peut s'enfoncer me surprennent moi-même.

Que venait faire un noble du Frioul dans ces contrées si éloignées et inhospitalières? Pour trouver la réponse, il faut revenir en arrière de quelques années, quand le petit Pierre, déjà avide d'aventures, vit une carte de l'Afrique dans la bibliothèque de famille. Au milieu se trouvait une énorme tache blanche avec une unique inscription: *Macoco – pays qu'il serait intéressant de visiter*. À seulement vingt-trois ans, Pierre de Brazza, qui entre-temps – grâce aux amis influents de son père – s'était enrôlé dans la marine française, entreprit sa première expédition vers le cœur du continent noir, qui exerçait à l'époque une fascination

irrésistible sur l'élite européenne : l'Afrique ténébreuse était le lieu de l'imaginaire, de l'inconnu, de la fantasmagorie... mais aussi des préjugés raciaux. La mission civilisatrice de l'homme blanc servait en effet de prétexte à l'expédition de Stanley (le masque philanthropique derrière lequel se cachaient les intérêts commerciaux du roi Léopold de Belgique, généreux financeur de la mission) et ses méthodes étaient la conséquence logique de cette supériorité présumée.

Brazza dut, quant à lui, faire face dès le départ à la modestie de ses moyens matériels et humains (sa première mission, bien qu'effectuée pour le compte de la France, avait été presque entièrement subventionnée par l'argent de sa famille), de sorte qu'il fut obligé d'établir avec les populations locales des rapports bien plus étroits que n'importe quel Européen avant et après lui. La nécessité le poussa à considérer les indigènes non comme des sauvages à éduquer, mais comme des alliés indispensables pour poursuivre son voyage. Il apprit les langues, noua des relations amicales avec toutes les tribus, s'appuyant sur son sens de la diplomatie pour les convaincre de l'aider, à tel point qu'au fil des longues années que dura son aventure en Afrique, il acquit une connaissance approfondie des us et coutumes des endroits qu'il traversait.

Tandis qu'à Paris se multipliaient les légendes sur « l'explorateur aux pieds nus » qui luttait patiemment contre une nature hostile et

peu clémente pour la santé d'un Européen, le long des rives du fleuve Congo naissait le mythe de Rocacambo : le grand chef blanc qui avançait sans armes et se comportait différemment des autres Blancs... C'est ainsi qu'après une crise de fièvre suivie d'une convalescence longue et épuisante, Pierre de Brazza, exsangue, fut soigné par les indigènes. Ce fut la première étape d'un lien profond entre lui et le Congo, qui dura jusqu'à sa mort prématurée en 1905, entourée de mystère. Il fut trahi non par l'Afrique mais par la France, qui l'évinça pour avoir mis le doigt sur les crimes de l'exploitation coloniale.

Nous sommes en 1905, un navire rapatrie son corps sans vie. Tout est prêt pour accueillir le grand explorateur dans la mythologie nationale : une place l'attend au Panthéon, aux côtés de tous les héros français. Cependant, son épouse refuse cet honneur hypocrite, qui ne sert qu'à soulager la conscience du pouvoir. Après les funérailles nationales, elle fait enterrer son mari dans le caveau familial à Alger, convaincue que les personnes mêmes qui le célébraient à présent l'avaient trahi et assassiné en l'empoisonnant pour l'empêcher de divulguer les atroces vérités qu'il avait découvertes. Les mots qu'elle fait inscrire sur sa tombe sont éloquentes : *Sa mémoire est pure de sang humain.*

Mes yeux se ferment, je n'arrive plus à lire... Mais je ne peux pas dormir, pas maintenant. Avant tout, je dois

m'éclaircir les idées. J'ai jusqu'à demain matin, quand l'avion atterrira à l'aéroport de Brazzaville. En réalité, il n'y a pas grand-chose à éclaircir : je dois filmer le mausolée de Brazza et rentrer ; une commande simple en apparence. Elle m'a été formulée dans un e-mail aimable, passionné mais lapidaire, par Idanna, une descendante italienne de l'explorateur. En des temps meilleurs, je ne sais pas si j'aurais accepté, mais vu ma situation économique actuelle, j'ai dit oui.

J'ignore pour quelle raison précise il faut m'envoyer au cœur de l'Afrique filmer un bâtiment ; ou plutôt, je le pressens, mais je n'ai pas eu l'occasion d'approfondir la question. Apparemment, le mausolée de Brazza est au centre d'une controverse entre certains de ses descendants (dont Idanna, ma commanditaire) et le gouvernement congolais ; voilà pourquoi il fallait qu'un professionnel de l'image réalise une vidéo. Il semblerait que j'aie bonne réputation, et pour ne pas démentir mon professionnalisme, j'ai préféré ne pas poser trop de questions. Depuis que j'ai déménagé en Suisse pour suivre ma compagne, le travail n'abonde pas, et tous les projets cinématographiques que j'ai entrepris ont misérablement échoué ; heureusement, elle a trouvé un emploi stable, avec salaire et avantages à l'avenant. Pour être parfaitement honnête, mon rapport avec la Confédération helvétique n'a jamais décollé, et j'ai saisi au vol la première occasion de changer d'air, ne serait-ce que pour quelques jours. Dans mon exil doré, la seule personne avec qui j'ai établi des relations pour le moins cordiales est mon voisin, un retraité qui passe son temps à construire un petit chalet dans le jardin de la copropriété ; pourtant, il y a quelques jours, j'ai eu le soupçon qu'il m'aurait dénoncé aux autorités pour avoir sorti les poubelles le mauvais jour... Dans ce contexte, je suis certain que la « chaleur » africaine me sera salutaire : je ne

pars pas tourner un chef-d'œuvre, je ne resterai au Congo que quelques jours pour capter les images du mausolée.

Mon voyage a été organisé un peu comme celui d'un espion. D'après ce que j'ai compris, au Congo, il n'y a pas de touristes, seulement des hommes d'affaires. Les rares Européens qui s'y rendent sont soit des diplomates, soit des trafiquants de pétrole, de diamants ou autres. Il y a quelques ONG, mais elles sont très peu nombreuses. S'y rendre pour filmer est hors de question : le gouvernement n'apprécie pas les étrangers équipés de caméras (il y a encore quelques années, c'était la guerre civile). Le stratagème que nous avons adopté est à la limite de la science-fiction : officiellement, je suis un neveu éloigné de l'ambassadeur d'Italie à Brazzaville – qui connaît Idanna et s'est prêté à cette mise en scène –, et je veux visiter le pays en simple touriste. Quand, muni de la lettre officielle de mon « oncle », je suis allé demander un visa à l'ambassade du Congo à Rome, j'ai immédiatement compris que quelque chose ne tournait pas rond, car tout le monde me regardait avec un mélange de suspicion et d'incrédulité. D'un autre côté, ils ne pouvaient pas mettre en doute la validité d'un document émis par un ambassadeur – qui plus est mon oncle –, et ils m'ont délivré un visa.

On nous sert le repas. Le poulet de mon voisin a l'air délicieux, mais mon plat végétarien – du riz et quelques légumes – n'a aucun goût. Je décide de me distraire un peu grâce à la programmation cinématographique d'Ethiopian Airlines, puis de penser à ce que je dois faire après un petit somme. Je n'arrive pas à garder les yeux ouverts, vraiment pas... J'essaie de me concentrer sur le film que je regarde, je m'appuie contre le dossier, que j'incline au maximum.



ÉDITIONS LIANA LEVI

1, Place Paul-Painlevé, Paris 5<sup>e</sup>

Retrouvez l'intégralité de notre catalogue  
et inscrivez-vous à la newsletter sur le site

[www.lianalevi.fr](http://www.lianalevi.fr)

Titre original : Il bianco del re

© 2017, Nottetempo srl

© Éditions Liana Levi, 2018, pour la traduction française

Couverture : D. Hoch

Photo : © Anzeletti/Getty Images